

note
d'intention
équipe
presse
contact

18763 mots en arial 11

de anaïs de courson

Texte et mise en scène
anaïs de courson

assistée de :

grâce miazoloh

lumière :

bastien courthieu

vidéo :

louis sébastien

son :

jean-damien ratel

avec :

soleïma arabi

benjamin bur

anaïs chartreau

francine chevalier

floriane commeleran

olivia csiky trnka

marion jeanson

audrey liebot

patricia morejon

maya peillon

carine piazzi

louis Sébastien

durée :

1h20

contact :

anaïs de courson



compagnie ahora ya*

« Putain c'est quoi ce bordel d'écrire le roman de quelqu'un d'autre ? T'es un mec et tu veux écrire le roman de ta nana parce que tu sais pas où elle est ni ce qu'elle fait. C'est comme la Bible. T'es comme la Bible. T'écris l'histoire de quelqu'un d'autre et ton personnage il existe même pas et après on confond ce que t'as écrit avec des gens et plus personne peut exister et baiser. T'as lu la Bible au moins ? Hein ? T'as lu quoi toi comme roman d'abord ? » (L'Ami. Seq. 38)

Tout commence par une fourmilière de silhouettes inconnues. Des traversées dont on ignore la source et la destinée, dont on ne perçoit que l'élan d'un instant, autant de micro récits ou de grandes histoires possibles.

Argument

Un homme. Il a perdu son amoureuse. Elle est partie. Il croit deviner qu'elle avait commencé à écrire un roman. Il se dit que si il arrive à écrire ce roman à sa place, il devrait se passer quelque chose. Il se lance.

Autour de l'homme, des visages prennent peu à peu consistance. Deux amis, qu'il retrouve au Paradis, un bar où Eve chante, une vieille femme qui attend à côté de son téléphone, les inconnus aussi, dont il croise sans les voir les trajectoires incertaines.

Loin, dans un autre espace ou un autre temps, la femme partie, disparue, échappée, traduit Paradise Lost, le poème de Milton.

Il n'y a pas un récit, mais des récits croisés, superposés, un questionnement, l'expression d'un désir et d'un manque.

Intentions de mise en scène

Un homme@Louis_Eve essaie d'écrire un roman pour retrouver la femme@ Dolores Marcha qu'il aime#12 acteurs #1roman#18763 mots #enarial1

J'ai écrit 18763 mots en arial 11 comme on composerait une terre dans la perspective d'un certain modelage, comme un matériau propice à une expérience théâtrale sur laquelle je rêvais. Ce texte est absolument lié à cette expérience dont je ne savais pas du tout ce qu'elle produirait mais que je voulais tenter.

Mener plusieurs vies sur un plateau, zoomer d'un point à l'autre d'une ville, suivre un mouvement qui consiste à s'approcher de certains personnages tout en passant à côté d'autres tout en faisant sentir qu'on aurait pu les suivre eux, que c'est juste le mouvement du hasard qui nous a fait suivre celui-ci plutôt que celle-là, et qu'ils vont continuer à vivre quand même ; faire en sorte que les personnages suivent entre eux un mouvement analogue ; observer la distance ; il y a une distance extrême, même quand les corps sont proches il y a une distance extrême qui s'installe. Éprouver cette distance. Entre l'autre et soi. Éprouver sa présence. Lui échapper. Le laisser échapper. L'inventer.

Les voix se croisent comme dans le flux de la bande passante.

Le mode est celui de la variation.

L'Homme, l'Ami, et l'Autre ami portent l'argument principal qui émerge des récurrences des « inconnues ». Ces différents personnages forment un ensemble composé de différents instruments, avec ses solistes et ses tuitistes, où « chacun est indispensable mais doit s'effacer pour faire vivre une réalité supérieure ». Où le public jouerait comme caisse de résonance.

Anaïs de Courson

Une expérience physique, sensible.

Je veux malgré la complexité du matériau et le nombre important d'acteurs au plateau préserver une forme de légèreté et de spontanéité dans le geste. Celui de la mise en scène et des acteurs, mais aussi celui du spectateur. Travailler sur et avec l'espace, et sur le rapport scène – salle pour aller vers une expérience physique, sensible. Je fais le choix d'un procédé léger, d'une scénographie minimaliste, pour aller vers un objet très souple en configuration.

Pour accéder à cette souplesse, il y a d'abord un travail de fond sur

- La capacité des acteurs à créer l'espace par leur imaginaire, leur qualité de présence, de contact, d'écoute.

- Un rapport au texte paradoxal : à la fois très détaché du texte, et le texte ancré très profondément en soi, avec les ramifications inconscientes et intimes les plus riches possible.

Le principe de travail est celui d'une écriture de plateau, à partir d'éléments matériaux dont l'ordonnement est à trouver à la création. Je ne sais pas encore comment on va faire ça mais il faut que ce soit toujours en mouvement et en même temps comme suspendu.

Je ne veux pas que tout ce qui se dit soit entendu de tous, ni même forcément entendu. Il est essentiel que ce soit dit, pas que ce soit entendu. Certains passages ne s'adressent qu'à un spectateur.

Il aurait fallu pouvoir placer le texte sur une partition, où le silence a toute sa place, où le temps et les rythmes sont physiquement éprouvés dès le coup d'œil. Là, quand personne ne dit rien c'est une ligne, quand quelqu'un parle, ça prend de la place. En réalité c'est l'inverse.

La démarche n'est pas narrative. Ou alors c'est une narration de discontinuité. Superposition des lieux, superposition des temps, superposition des actions. Principe de circulation : simultanéité, hors champ, plan séquence.

Le choix est de créer ces différents plans physiques par le corps de l'acteur et sa capacité à porter l'existence d'autant de mondes parallèles, sans chercher à les figurer par la scénographie.

Les voix se croisent comme dans le flux de la bande passante.

Le mode est celui de la variation.

La mise en forme d'un ensemble

L'homme, l'Ami, et l'Autre ami portent l'argument principal qui émerge des récurrences des « inconnues ». Je voudrais traiter ces différents personnages comme un orchestre, un ensemble composé de différentes familles d'instruments, avec ses solistes et ses tuffistes, où « chacun est indispensable mais doit s'effacer pour faire vivre une réalité supérieure ». Où le public jouerait comme caisse de résonance.

Des micro histoires qui s'amorcent et s'évaporent aussi vite.

Les personnages « sans nom » sont travaillés comme si chacun déroulait en silence un monologue intérieur dont seules certaines bribes nous parviendraient : juste assez pour les reconnaître, pas assez pour les connaître vraiment. Ils sont une image portée, incarnée du tissu du réel mis à distance. Le réel mis à distance dans lequel l'Homme évolue sans pouvoir en faire complètement partie. Comme un corps étranger. La foule indifférente. C'est l'indifférence qui m'intéresse. La somme des indifférences. Et en même temps entrer de façon aléatoire, l'espace d'un bref instant, dans l'intimité de chacun et renverser brusquement les choses.

L'accumulation désordonnée de gestes inaccomplis.

Ce ne sont que des tentatives plus ou moins investies, plus ou moins conscientes pour trouver l'autre, un autre. Ces gens s'offrent les uns aux autres, pour certains, s'offrent directement à nous, au public. On se met constamment en scène sans oser jamais exister. Dans une prise de risque apparemment minimum mais au fond vertigineuse. On laisse perdurer le possible, le plus longtemps possible, quitte à passer à côté. Pris dans l'ivresse de nos propres virtualités qui plus on les développe pour se faire sentir exister, plus elles nous tuent dans la seule possibilité d'exister vraiment : la relation à l'autre, dans ce qu'elle convoque à la fois de force de présence et de courage de disparaître ; dans ce qu'elle exige de reconnaissance de la fragilité de l'instant ; où pour échapper à la mort on s'y plonge avant l'heure.

Scénographie

Un principe de plateau nu avec en pivot une grande structure vitrée (tulle) qui permet de travailler sur les sensations intérieur / extérieur, proche lointain, dedans / dehors, ensemble / séparé, regardant / regardé, et qui pourra servir de support de projection vidéo (la vidéo se faisant en prise directe sur le plateau). Des cagettes et des packs de bière.

Lumière

La lumière contribue à façonner l'espace en lieux multiples qui coexistent. Elle participe de la combinatoire générale de deux façons : à la manière d'un mixage musical qui permet d'augmenter ou diminuer la présence de tel ou tel instrument et de placer les sons dans l'espace stéréophonique ; à la manière d'une caméra dans ses mouvements de travelling ou de focales. Guider insensiblement l'attention comme si certaines actions prenaient une force plus lumineuse (ou attractive dans l'ombre).

Univers sonore

Les sons proposés par Jean-Damien Ratel ont pour vocation de stimuler l'imaginaire pour que le spectateur se construise une image mentale de ce monde d'inconnues et, à travers le hors champ suggéré, des ponts vers son propre monde intérieur.

Les chansons d'Eve sont des compositions originales ; elles sont chantées par la comédienne.

Les musiques de la radio sont ce que leur nom indique, des musiques que nous entendons à la radio, tous, les comédiens, le public, et plus loin les gens dans la rue, dans notre monde, dans notre ville, dans notre vie.

Teaser

<http://youtu.be/FCbeA8VFjHU>



l'équipe

Anaïs de Courson texte et mise en scène

Après des études littéraires et de sciences humaines (hypokhâgne, DESS Science Po), Anaïs de Courson se tourne vers le théâtre. Formée à l'École du Passage (Niels Arestrup, Alexandre Del Perugia), elle joue notamment sous la direction de Jerzy Klesyk, dont elle accompagne le travail sur l'œuvre du dramaturge Howard Barker (*Judith ou le corps séparé*, *Les Possibilités*, *Faux Pas*).

Elle travaille avec des metteurs en scène anglais et américains (Ruth Handlen, Mick Collins, Cole Godvin) dans le plaisir d'une langue autre, à la recherche de la sienne propre. Elle intègre à New York la compagnie Apollo IAT, qui sous la direction de Robert Taylor développe une exploration de l'œuvre de W. Shakespeare axée sur le rythme, le souffle, les différents niveaux de langage.

Elle assiste Jean-Yves Ruf à la mise en scène : *Bab et San* de R. Zahnd, *Troilus et Cressida* de W. Shakespeare, *Les trois sœurs* de A. Tchekhov, *Agrippina* de Haendel, *Don Giovanni* de Mozart, *Elena* de Cavalli, *Così Fanciulli* de N. Bacchi, *Idomeneo* de Mozart, et prochainement *Médée* de Cherubini.

Elle est l'auteure de poèmes et de chansons, de deux spectacles pour enfants et de la pièce musicale *Histoire Sans Nom (mais en trois volets)*, qu'elle a mis en scène ; elle a conduit plusieurs travaux avec des danseurs et des comédiens. Elle a mis en scène et interprété son adaptation du roman de Hélène Bessette *Ida ou le délire* (Maison de la Poésie, Paris).

Bastien Courthieu lumière

Très tôt, il travaille derrière, autour et pour la scène. Son parcours atypique, souvent autodidacte, l'a mené à signer ses premières mises en scène dès l'âge de 17 ans. Après des études en Arts du Spectacle à l'Université Bordeaux III, il démarre sur « le tas » pendant deux ans avant d'entrer au CFPTS dont il sortira avec la mention du jury.

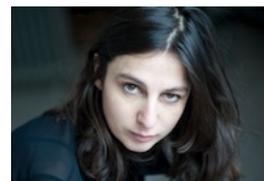
Depuis 2005, il travaille pour le Théâtre du Rond-Point, le Théâtre National de l'Odéon, la MC93 de Bobigny, l'Académie Fratellini et diverses compagnies. Depuis 2006 et la création lumière largement saluée de *Blue-s-Cat* de Koffi Kwahulé dans une mise en scène de l'auteur à la Chapelle du Verbe-Incarné, il signe notamment les lumières pour Olivier Brunhes, Philippe Brigaud, Régis Santon, Robert Plagnol... En 2009, il rejoint la Compagnie du Hannebon pour la création de Raoul et tourne actuellement *Tabac Rouge*, la dernière création de James Thierrée dont il signe les lumières. Le spectacle reçoit le Molière de la création visuelle en 2014. La même année, il signe également ses premières réalisations en éclairage architectural, notamment avec l'agence NeM Architectes.

Il a créé les lumières de *Ida ou le délire*.

Il est par ailleurs skipper et part en mer avec son voilier dès qu'il le peut.

Patricia Morejon comédienne

Avec un Diplôme d'Ingénieur en Génie Civil et Urbanisme et un DESS de relations européennes, internationales et diplomatiques, elle alterne écoles d'interprétation (Method Acting Center Paris, Actors Temple Londres) et stages qui lui permettent de travailler avec des professionnels comme Elyzabeth Kemp (NY Actors Sytudio), Bob Mc Andrew (USA), Giles Foreman (Londres), ou Marcial Di Fonzo Bo / Elise Vigier (Compagnie des Lucioles), Cyril Teste (Collectif MxM). Eclectique compulsive elle cherche à élargir les champs d'expressions et s'intéresse à la performance et l'installation. Ses collaborations comptent tant des réalisateurs et metteurs en scène que des chorégraphes et artistes.



Anaïs Chartreau comédienne

Formée au Conservatoire d'art dramatique de Maisons-Laffitte, elle poursuit son travail à l'Atelier international de théâtre Blanche Salant et Paul Weaver, puis avec Philippe Adrien et Yves-Noël Genod. Elle pratique la danse butoh (Compagnie Ophrélie). Elle travaille avec la réalisatrice Marthe Sébille. En 2012, elle est Jeanne dans son film *Plus bas que le ciel*. En 2013, Sylvia dans *Au risque du démon*, un film de Romain Pichon-Sintes. Elle le collectif Haut-Pendu Théâtre. En 2013, elle met en lecture la pièce de Jonas Hassen Khemiri *Nous qui sommes cent*, et en 2014, *Les Recluses* de Koffi Kwahulé.

Francine Chevalier comédienne

Après avoir travaillé dans le monde bureaucratique, Francine découvre le théâtre. Sa carrière débute dans sa Picardie natale au sein du Théâtre de La Mascara et de la Cie Apremont-Musithéa. Parallèlement, elle fréquente les Ateliers Théâtre d'Ivry. 1984 : elle monte à la capitale. Elle joue avec Pierre Trapet, Sophie Renault, Eugé Nil, Christophe Waïss, Jean-Michel Paris, Michèle Guigon, Marc Tamet, Evelyne Beighau. Le mouvement, le rythme l'intéressent. Elle va voir du côté de Maroussia Vossen, Caroline Marcadé, Mathilde Monnier... La danse africaine la fait vibrer, l'amène à se produire dans plusieurs spectacles avec Jean-Paul Wabotai, Odile Wanuké... et à s'intéresser à l'Afrique. Elle collabore avec Georges Mboussi et Koffi Gahou.



Maya Peillon comédienne

Elle travaille sous la direction de Pétronille de Saint Rapt (prix Olga Horstig 2012). Elle collabore avec Stéphanie Aflalo dans *Graves Epouses/ Animaux frivoles* de Howard Barker puis *Lettres Mortes*. Elle joue dans *Casimir* et *Caroline de Horvath* mis en scène par Léa Chanceaulme (Théâtre du gymnase - Marseille), *Anatomie Titus* mis en scène par Julien Varin (théâtre de la Loge - théâtre de Vanves) et *Les cowboys et les indiens*, création de Raouf Raïs (théâtre de Vanves). Elle crée en 2010, en collaboration avec Florian Pautasso, *La tour de la Défense* de Copi (la Loge). Elle met en scène et joue dans *Mots d'amour*, performance théâtrale à l'inlassable galerie. Elle fonde la compagnie Gina

Vnaus et met en scène *Insenso* de Dimitris Dimitriadis et *Le cas Blanche-Neige* d'Howard Barker. Elle étudie la philosophie à l'université paris 1 et enseigne au cours Florent.

Floriane Commeleran comédienne

Après une formation au cours Florent puis à l'École Auvray Nauroy, elle suit les stages de chorégraphes et metteurs en scène qu'elle affectionne, Yves Noël Genod, Dominique Brun, Bénédicte Le Lamer, Polina Klimovistkaya et poursuit un travail sur la voix avec Olav Benestvedt (méthode Roy Hart). Elle fonde avec Romain Darrieu la compagnie Alphageste. Ensemble ils mettent en scène *Agatha* de Marguerite Duras. Elle travaille actuellement sur une création collective – *Sublimes* – qui interroge la relation entre le fait divers et le mythe. Elle écrit avec Joffrey Monteiro Noël Vacarme, tragédie de l'enchantement, court métrage inspiré de l'œuvre de Maeterlinck *Pelléas et Mélisande*, dont le tournage est prévu en 2015.



Carine Piazzì comédienne

Après la faculté Art du Spectacle Paris III Censier, elle intègre le Conservatoire de Bourg-la-Reine. Elle découvre le monde de l'opéra auprès du metteur en scène Philippe Ariaud qu'elle assiste sur la création de *Così fan tutte* de Mozart à l'Opéra de Nancy, et *La Traviata* de Verdi au Mariinski Opéra à Saint-Pétersbourg. Elle suit à l'école du Théâtre National de Chaillot l'enseignement d'Azize Kabouche, Yano Iatridès, Michel Lopez, Abbès Zahmani. Elle travaille avec l'auteur et metteur en scène Alexandra Badea sur toutes ses créations, *La femme comme champ de bataille* de Matei Visniec (Paris, Avignon, Belgique, Roumanie), *Contrôle d'identité* et *Mode d'Emploi* (Tarmac), *Burnout* et *Je te regarde* (Mains d'œuvre). Elle présente au Théâtre de l'Odéon avec l'auteur Gustave Akakpo, Tulle, le jour d'après, travaille avec Laurence Février sur *Oiseaux* de Saint-John Perse au Théâtre de l'Épée de Bois, et sur la création *TABOU* au Théâtre du Lucernaire. Elle met en scène *Cuisine* et *dépendance* de Jaoui/Bacri, *le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, *le Dindon* de Feydeau, *la Cérémonie* de Tchekhov, *Le Fabuleux Destin de Plectrude* d'après Robert des noms propres d'Amélie Nothomb.



Soleïma Arabi comédienne

D'un père syrien et d'une mère française, elle est née au Québec et a grandi en Afrique. Elle entre au CNAD de Montpellier sous la direction d'Ariel Garcia Valdès en poursuivant un DEUG de Philosophie et une Licence en Arts du Spectacle. Avec Hélène de Bissy, elle joue *Andromaque* et *Hermione* dans *Andromaque* de Racine, dans *Grandeur et Décadence* de la Ville de Mahagony de Brecht avec Sébastien Lagard, et dans divers travaux avec Yves Ferry. Elle met en scène *Deviens qui tu es* d'après Ainsi parlait Zarathoustra de Nietzsche au Trioletto de Montpellier. Elle obtient un Master de Création et Gestion d'Événements Culturels au cours duquel elle monte un projet de sensibilisation à l'art en milieu scolaire et participe à l'organisation des *Récréâtres*. Elle met en scène *Misterioso-119* de Koffi Kwahulé à l'OTHNI, dans les Instituts Français et au Goethe Institut du Cameroun. Elle donne plusieurs lectures de *Feux Croisés*, le journal de la révolution syrienne de Samar Yazbek et de poèmes de Mahmoud Darwich. Elle participe à la création de *La Guerre au Temps de l'Amour* de Jeton Neziraj.



Marion Jeanson comédienne

Comédienne formée au cours Charles Dullin et violoniste depuis l'enfance, elle fait ses armes en tant que récitante avant de rejoindre l'Opéra-Studio de Genève où elle joue des rôles parlés et muets dans des opéras tels que *Le Devin* du Village de Rousseau, *le Barbier de Séville* de Rossini (dans un arrangement de J.-M. Curti) ou *la Tempête* (Shakespeare/Purcell). Sollicitée à ce poste et y prenant goût, elle se dirige vers la mise en scène de théâtre et d'opéra avec *La Serva Padrona* et *La Fausse Polonoise* de Pergolesi, et des pièces courtes de Beckett, à Paris et à Genève.



Louis Sébastien comédien

Comédien et réalisateur travaillant entre Paris, Toulouse et Genève. Il s'est formé notamment à l'École du Jeu de Delphine Ellet et est passé par l'Atelier scénario de la Femis. Danseur dans la Compagnie Carlinha à Strasbourg pendant sa vingtaine, il réalise ensuite plusieurs courts-métrages, fictions et documentaires. Tous ont reçu plusieurs prix et ont été projetés dans de nombreux festivals français et internationaux. Il collabore comme vidéaste pour le théâtre et l'art contemporain, et travaille de plus en plus comme performeur, comédien et danseur. Il collabore régulièrement avec le collectif européen Sweet&Tender. Il assure la partie vocale pour la formation *Arrêt Sur Bruit*, spécialisée en ciné-concerts. Il a tourné dans plusieurs films courts et longs-métrages, notamment *La Chair de ma chair* de Denis Dercourt, sorti en salle récemment. Il travaille actuellement au montage de *Enfants Sauvages* (co-production the Kingdom et Anoki), long-métrage documentaire sur la vie quotidienne et les utopies de jeunes musiciens rock, filmés pendant deux ans dans un squat toulousain.



Olivia Cslky Trnka comédienne

Née à Bratislava, elle pratique la danse et l'improvisation, observe les chats. Après la HETSR et une licence en Histoire de l'Art à l'UNIL, elle joue, fait des performances et crée FullPETALMachine avec Alexandre Morel. Elle y a écrit et créé *Mais je suis un Ange!*, une pièce sur le désir et Renaissance, série de lectures entre des sonnets et des écritures contemporaines. Au théâtre, elle joue entre autres pour F. Courvoisier, V. Rossier, E. Dévanthery, M. Liebens, J. Ponce et J. Junod, ainsi que des lectures-rock avec la Cie Ad-Apte. Au cinéma, elle a tourné pour V. Despentès ou L. Baier. Elle collabore avec le collectif chorégraphique Sweet and Tender pour *For the End of the World* et par exemple pour *Heaving*. Elle crée des installations et des vidéos, les *Précipités*. Elle travaille régulièrement comme dramaturge et assistante à la mise en scène.





18763 mots en Arial 11

MOUSSA KOBZILU NOVEMBRE 23, 2014 0

A la recherche de l'amour perdu... C'est un joli défi que s'est lancée la compagnie Ahora YA, celui de parler encore de l'amour et de la vie mais d'en parler autrement.

Un homme a perdu son amoureuse qui était sur le point d'écrire un roman. Tout en partant à sa quête, il se met à écrire lui-même ce fameux roman en espérant provoquer les choses... A partir du texte-puzzle de la metteure en scène, Anaïs de Courson, douze acteurs vont alors faire vibrer les mots sur scène, se croiser les uns et les autres, se trouver, s'effleurer, s'éviter ou s'aimer...

Chemin faisant, c'est parfois la désillusion ou le pessimisme qui les cueillent ou parfois l'espoir de croire en un amour possible...Voilà la toile tissée de l'existence dans laquelle ils s'ébattent ; un fil ténu et tendu sur un thème qui n'est jamais facile à représenter sur scène...

Intersections

Et pourtant, « 18763 mots en Arial 11 » est un véritable petit bijou. D'abord parce que la mise en scène d'Anaïs de Courson est parfaitement en écho avec son écriture fine, hyper sensible, à fleur de peau. Les scènes et les situations s'entremêlent comme les mots qui se chevauchent. D'un côté du plateau, des packs de bières superposés symbolisent « Le Paradis », le bar où les amis se retrouvent pour discourir. Sur les bords, presque hors plateau, deux espaces délimités : celui du salon de l'homme toujours dans sa quête et à l'opposé celui de sa grand-mère, assise, regard dans le vide.

Et entre tous ces espaces, des inconnus passent et repassent, hantent les lieux de leur pensées, expulsent l'intérieur de leurs âmes. Des tableaux magnifiques naissent alors de tous ces « accidents de vie », des images figées ou mouvantes qui donnent une incroyable intensité au propos et rendent le spectacle captivant.

Et puis la musique est bien choisie, elle vient délicieusement envelopper l'ensemble et permettre à cette jeunesse de lâcher prise par moment. Enfin, les acteurs parviennent à restituer de manière juste ce désarroi, ce désir, ce questionnement face à la vie et à ses soubresauts. On sort du spectacle extrêmement ému par cette écriture délicate et percutante et ses images qui s'imprègnent en vous. Une très belle création collective à ne surtout pas manquer.

Interview d'Anaïs de Courson, actuellement au théâtre de Belleville

Nous avons rencontré Anaïs de Courson à la sortie du spectacle qu'elle a écrit et mis en scène, 18763 mots en Arial 11, présenté jusqu'au 27 novembre 2014 au théâtre de Belleville. C'est un beau spectacle à la mise en scène contemporaine et multiple, avec des extraits vidéo, de la musique, 12 acteurs, des dialogues qui se mélangent... Pour former le tableau d'une ville fourmillante d'être humains tous obnubilés par les relations amoureuses.

Résumé de la pièce : Un homme@Louis_Eve essaie d'écrire un roman pour retrouver la femme@Dolores Marcha qu'il aime#12 acteurs#1roman#18763 mots #enarial11.

Pour en savoir plus sur cette pièce poétique et un peu mystérieuse, nous avons rencontré l'auteure juste après le spectacle. Voici notre interview :

Sortir à Paris : *Bonsoir Anaïs, tu as fait un synopsis du spectacle avec des hashtags, qu'est-ce que cela signifie par rapport à ton spectacle ?*

Anaïs de Courson : D'une part, je trouve pas mal l'idée de l'économie obligée des 140 signes. J'avais du mal à exposer simplement le spectacle, comme il y a toutes ces histoires qui se recourent, qui se croisent ; certes il y en a une qu'on va suivre plus, mais si je ne raconte que cette histoire, il manque les autres. Dans le principe du tweet, immédiatement, on sent qu'il y a la ville, qu'il y a la foule, qu'il y a déjà la sensation que ce n'est pas un huis clos amoureux et que c'est lié au monde. Et puis il y a plein de personnages qui s'envoient des sms, qui se tweetent, qui parlent par Skype, ça rendait compte aussi d'une tonalité. Même s'il y a une certaine gravité, le spectacle ne tombe jamais dans quelque chose de lourd, il y a une espèce de légèreté du temps qui virevolte.

Sortir à Paris : *À propos de la communication : on voit tous ces personnages qui font des monologues, des dialogues, qui parlent au téléphone, qui sont sur leur portable... Penses-tu donner une vision positive ou négative de la communication entre les gens à l'heure actuelle ?*

Anaïs de Courson : Ni positif, ni négatif. J'interroge plutôt. La question existe de tout temps. Qu'est-ce que c'est d'être en face de quelqu'un, d'oser, de s'exposer, d'essayer de se rencontrer. Oui c'est sûr qu'il y a une distance. Ce qui me frappe, c'est la distance entre les gens. Mais cette distance est très belle, elle est riche de beaucoup de pudeur et de beaucoup de désir.

Sortir à Paris : *Oui, c'est ce qui a nourri ta mise en scène (c'est ce qu'on lit dans ta note d'intention).*

Anaïs de Courson : Oui ; même s'il y a cette distance, et que parfois on a une fausse proximité, tout cet espace-là, c'est l'espace que l'on cherche à traverser pour aller jusqu'à l'autre.

Sortir à Paris : *C'est donc l'histoire d'un homme qui s'est fait quitter par sa compagne. Autour de lui, d'autres personnages vivent des histoires d'amour... Est-ce que tu pourrais définir la vision de l'amour que tu donnes dans ce spectacle ? Et est-ce qu'il s'agit de parler de ça ?*

Anaïs de Courson : Je ne sais pas si je pourrais définir l'amour. La sensation que je recherche, c'est comme si on était au-dessus d'une ville, et que l'on s'approchait de plus en plus. Et l'on perçoit alors tous les gens. On va s'approcher de certains personnages, on va reconnaître des gens, et il y en a d'autres que l'on ne va pas reconnaître.

Sortir à Paris : *Mais ils sont tous obsédés par l'amour...*

Anaïs de Courson : Oui, mais je pense qu'on est tous assez obsédé par l'amour. Après, la vision de l'amour n'est pas du tout une théorie. Par exemple le fait de mettre des extraits de *Paradise Lost*, avec la rencontre mythique de notre culture, à savoir celle d'Adam et Eve, et qu'est-ce que ça fait peser sur chacun de nous, sur comment on voit l'homme, comment on voit la femme, le fait que l'homme, pour essayer de retrouver sa femme, l'invente elle-même écrivant son histoire, et plus il la construit, plus il la perd. C'est un peu tragique car tout part d'un élan du cœur absolument fou de désir et en même temps c'est quelque chose de très destructeur, car plus il la fabrique, et plus il la tue. Ça pose la question : comment laisser exister l'autre. C'est vrai pour l'amour et c'est vrai pour toutes les relations humaines, cette volonté de construire l'autre.

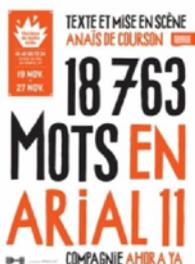
Sortir à Paris : *Merci Anaïs !*

Plus tard, dans un mail, Anaïs a souhaité ajouté quelques mots : "Il m'est revenu une chose, sur cette sensation de solitude, d'espace entre les corps. Cet espace entre les corps m'intéresse, parce que je me dis que c'est beau cet enjeu humain, qu'est-ce qu'on fait de ce qui nous sépare ? Peut-être que la relation est dans la tentative de traverser cet espace ou de laisser l'autre le traverser, mais peut-être aussi la vraie rencontre se fait en reconnaissant cet espace et en faisant corps avec lui ?"

18763 mots en Arial 11 au Théâtre de Belleville

Publié le 18/11/14 Par Malys C.

Twitter +1 Like You, Marion Jeanson and 9 others like this.



Infos pratiques

31 Du 19/11/2014 au 27/11/2014
Plus d'informations

Théâtre de Belleville
94 Rue du Faubourg du Temple
75011 Paris 11

M Métro : Goncourt L.11 / Belleville
L.11 & L.2 Bus 46 ou bus 75
Parking : Cambacauto - Parking
Temple Veils - 2 rue du buisson
Saint-Louis

18763 mots en Arial 11 est une pièce d'Anaïs de Courson jouée au Théâtre de Belleville du 19 au 27 novembre 2014. Sous ce titre un peu particulier, qui évoque l'aspect tout matériel d'un roman écrit sur l'ordinateur (des mots écrits en police Arial, taille 11), se cache une histoire d'amour...

Représenté pendant 9 jours au **Théâtre de Belleville**, **18763 mots en Arial 11** est une pièce qui s'annonce originale !

Voici l'histoire : Un homme. Il a perdu son amoureux. Elle est partie. Il croit deviner qu'elle avait commencé à écrire un roman. Il se dit que si il arrive à écrire ce roman à sa place, il devrait se passer quelque chose. Il se lance. Autour de l'homme, des visages prennent peu à peu consistance. Deux amis, qu'il retrouve au bar du Paradis, une vieille femme qui attend à côté de son téléphone, des inconnues aussi, dont il croise sans les voir les trajectoires incertaines. Il n'y a pas un récit, mais des récits croisés, superposés, une combinatoire en composition et recombinaison constantes.

Ce résumé plutôt mystérieux laisse deviner une pièce délicate, où les mots ont leur importance. Écrire un roman pour retrouver sa femme... Quelle belle idée ! Allez, on n'hésite plus une seule seconde, et on court au théâtre de Belleville !

contact



18763 mots en arial 11

contact compagnie

anais de courson

06 14 39 47 11

anaisdecourson@gmail.com

ahoraya.theatre@gmail.com